

Au-dessus du volcan

Petite méditation sur le deuil, le réel et la transgression des limites du langage

Marc NACHT

Article paru dans la revue *L'inactuel* « Crises, fêlures, ruptures » N° 7 Printemps 1997

Editions CALMANN - LEVY

Il suffit parfois qu'une petite chose manque à sa place dans l'ordonnement qui nous était familier pour que le réel s'impose alors par défaut, éclairant notre monde d'un relief inhabituel. Sous ce jour nouveau, le jugement vacille le temps d'un éclair qui peut aussi foudroyer notre existence et la jeter en errance. Ce qui ne se retrouve plus a fait basculer; que rien ne puisse plus être comme avant est l'effet de cette catastrophe. La crise ainsi inaugurée expose la maladie de l'existence, et le moi privé de ses refuges et de ses résistances titube au bord des rives du Léthé.

Que dire alors du deuil et de la crise qu'il inaugure si le moindre grain de sable peut ainsi changer l'aspect de nos havres ?

Au temps où la barbarie des dieux se mêlait encore à celle des hommes, le mot crise portait en lui le sens de séparation, de distinction et plus encore celui de jugement. La voix de l'Autre alors parlait ouvertement au cœur de la langue.

Notre propos ne sera pourtant pas ici de sonner le rappel des dieux mais de diriger l'attention vers le centre obscur de toute dérive et de ce qu'il peut advenir de l'homme qui en a traversé l'épreuve.

Lorsque, à la suite de Freud, on parle du travail du deuil, c'est pour qualifier l'ensemble des opérations psychiques qui aboutiront au désinvestissement de ce qui fut amour et qui nous tenait lié à son objet comme à une part de nous-même. Mais désinvestir au prix de la destruction des liens anciens avec l'objet disparu ou mort pour se retrouver libre de renouveler l'ignescence de son désir et aller le porter sur une nouvelle forme n'est pas, à proprement parler, de l'ordre du travail.

La perte de ce qui fut aimé ne se répare par aucun travail qui creuserait l'espace de l'accueil psychique d'un nouvel objet par évacuation des traces de ce qui a cessé d'exister dans notre monde. Ce qui en demeure est un abîme qui peut nous laisser, tel l'alpiniste, dans la jouissance de son propre souffle exacerbée par la dureté du roc, l'éphémère du corps se confortant alors à l'inaltérabilité du minéral.

le « travail » du deuil, que j'écris alors entre guillemets, résulte de l'affrontement de ce vide pour lequel la métaphore des précipices m'est sans doute venue du fait que la montagne si meurtrière nous offre autant d'images d'assomption suggérées par le spectacle des cimes que celles des lieux de toute perte, ces abîmes qui sont les reliefs symétriques des sommets.

Mais il n'est pas indispensable d'avoir été très familier des montagnes pour être mis en alerte par l'étrangeté de cette comparaison qui confine au délire topographique dans la figuration de proéminence inversées, tel qu'un massif posé sur un miroir pourrait en donner l'image. C'est pourtant à cela que je voulais en venir pour parler de cette élévation du vide où peut nous engager cette ascension si particulière du deuil puisqu'elle commence par une chute dont rien n'assure qu'elle soit infinie.

Ce qui a été perdu, frappé de mort, nous laisse en effet une cicatrice indélébile, celle de « la perte d'un petit bout de soi » selon l'expression de Jean Allouch¹.

Il y a du réel dans ce qui paraît échapper radicalement aux processus psychiques, la disparition. Et c'est à ce réel-là que nous confronte la perte en nous entraînant dans le vertige des identifications inconscientes provenant des introjections partielles et incorporatives de ce qui fut aimé dans un mouvement qui vise autant à réduire la blessure qu'à en valoriser la cicatrice.

Nous vivons donc « normalement » avec nos morts dont nous sommes ordinairement les « revenants », si l'on veut bien admettre qu'il n'existe aucune solution de continuité psychique entre ce qui fut, par le langage et par l'amour constitutif de notre inconscient, et ce qu'il en est de notre réalité psychique après en avoir éprouvé la perte. Ce n'est pas pour autant que l'expérience de cette disparition ne nous ait pas changé et l'on peut dire qu'après cette « perte d'un petit bout de soi », rien ne sera plus comme avant. Ce qui semble surtout concerner le deuil des parents, s'applique

¹ *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, EPEL, Paris, 1995. Ce « petit bout de soi » n'est pas sans évoquer l'objet électif de la castration masculine selon Freud. Lacan en dit l'extension applicable à tout deuil : « L'objet dont nous portons le deuil était, à notre insu, celui qui s'était fait, et dont nous avons fait le support de notre castration » (in Séminaire sur l'angoisse, 16 Janvier 1963)

également à tout ce qui fut aimé et perdu, chaque « objet » trouvant sa place creusée au lit des premiers investissements.

Ce qui a été perdu n'est alors plus que l'empreinte de cette trace qui fut celle du désir, trace unitaire au sens qu'elle ne peut pas plus s'analyser qu'elle ne saurait se décomposer en aucune de ses parties. La perte, elle-même, souligne, frappe et met à nu le lieu d'élaboration du fantasme qui s'était formé à partir de l'existence de l'objet. Ce qui se produit alors n'implique pas la dissolution du fantasme mais un changement de position de ce dernier faisant apparaître, tout en l'inversant, sa relation fondamentale avec l'unitaire ainsi que la totalité révélée par la perte².

Le fantasme est ouvert à tout signifiant de l'Autre. Rien ne l'oriente plus, il est, en quelque sorte, délesté par la perte de ce petit autre dont l'existence nouait cette chaîne infinie des signifiants sur les quelques-uns fonctionnant dans l'ordre de son désir.

Pour le sujet, un petit autre est heureusement incapable de répondre à sa demande. Il est, pour cela même, aimé comme ce qui ne pouvant pas répondre s'offre à ce qui, de la part du sujet, peut être don de ce que ce dernier ne possède pas non plus.

Très paradoxalement, la mort du petit autre, celle dont nous portons le deuil, nous reconduit à cet Autre dont l'impénétrable totalité réduit au silence - toute parole étant sienne- ce qui le constitue bien, dans la double implication de richesse et d'interdit, comme « trésor des signifiants ».

Cet Autre n'a rien à voir avec l'altérité. Son surgissement serait provoqué par une sorte d'hallucination de l'intrapsychique témoignant de l'état où l'appareil psychique ne faisait pas encore la différence entre l'interne et l'externe. Lorsque Lacan parlant de la Chose la qualifie « d'Autre absolu du sujet », il la met aussi du côté de cet Autre dont la parole participe étroitement au réel pour un être dont l'imaginaire antérieur à la formation du moi, et dépourvu de toute butée symbolique, s'absorbe dans tout objet. Comme la « Chose »³, cet Autre correspond également à l'objet perdu freudien. On peut à ce titre le considérer comme l'une des figures maîtresses de l'objet du refoulement originaire.

² En petites lettres lacaniennes la « formule » du fantasme marque la relation du sujet « divisé » du fait de l'inconscient, S, avec l'objet cause de son désir (a), très proche de la notion d'objet perdu de Freud. La relation s'écrit alors S ♦ a. Le changement de position dont je parle s'écrit sous la forme d'un passage du fantasme sous la barre de l'Autre, ce dernier envahissant la relation à l'objet. Les petites lettres fonctionnent pour moi comme figuration de l'irréductibilité du réel au langage. Elles peuvent servir à dire ce que l'on ne peut pas dire de la réalité psychique (en tant qu'abstraction de choses de l'ICS), faisant passer dans l'ordre logique ce que Freud indiquait par d'autres symboles dans son « Projet pour une psychologie scientifique ». Là s'arrête la comparaison, la logique tentent de rendre compte du réel se détachant des symbolisations d'une physique de la neurobiologie.

³ J'ai tenté une relecture de ce concept forgé par Lacan à partir du « das ding » freudien dans *A l'aise dans la barbarie* (Grasset, 1994), auquel je me trouve obligé de renvoyer le lecteur pour éviter un trop long développement, en supposant qu'il s'intéresse à ce mouton à cinq pattes de l'inconscient.

Que peut-il advenir dans les retrouvailles de cet Autre que nous avons dit accompagner le deuil ?

La longue marche du deuil est d'abord traversée de ce vide envahi par le tout Autre auquel nous ouvre la perte de celui ou de celle qui fut aimé. Il en résulte une véritable psychose temporaire, comme le remarque Jean Allouch dans son livre d'une rare, tragique et impertinente fraîcheur⁴. Cette ouverture, qui est un véritable gouffre où tout signifiant deviendrait égal pour le sujet à sa propre représentation dans la chaîne sans fin des signifiants de l'Autre - impliquant une grande variété de symptômes-, ne ferait qu'actualiser ce que fut l'extrême et traumatique perméabilité à partir de laquelle s'est construit notre narcissisme primaire. L'Autre y apparaît sans aucun manque à partir duquel puisse se boucler la demande du sujet. Il incarne alors lui-même une demande absolue, structurellement totalitaire à l'égard de ce qui ne peut lui répondre, l'*infans*. Nous sommes alors au-dessous du langage, ce que Malcom Lowry pouvait tenter d'exprimer en franchissant ce seuil dans l'aventureuse et mortelle éthyliation des temps d'*Under the volcano*⁵.

Dans ce livre on peut repérer ce qu'il advient au porteur de cet Autre et l'identifier à un retour du refoulé originaire, retour ouvrant le sujet à tous les signifiants qui se présentent à lui dans un effet de transparence lié à la mise en échec des habituels refoulements du moi. Le délire, même s'il ne s'exprime pas selon les modes qui le font reconnaître comme tel, n'est pas ici « imaginaire » car il est exactement à l'inverse de ce qui demeure attaché au fonctionnement du moi et qui, précisément, en cette occurrence vient à manquer. Ce n'est plus seulement l'Autre qui parle, mais le silence de l'Autre qui somme le sujet de ce retour au réel dont il est le rappel.

Ce qui n'existe plus que par le retrait, dit ce qui est en deçà de la barrière du refoulement. Ce qui n'est plus que retrait nous saisit au point d'émergence des choses. Le point d'émergence des choses apparaît dans le retrait.

A ce stade la réalité n'est plus « qu'un infini entrecroisement de routes, une impénétrable forêt de chemins » pour reprendre l'expression de Clément Rosset⁶ commentant la dérive du Consul d'*Au dessous du volcan*. On aurait tort de voir dans l'apparent détachement de ce personnage à l'égard des choses et ses confusions hallucinantes que le seul effet de son acharnement éthylique. La consommation d'alcool semble plutôt être la conséquence accompagnatrice que la cause de son état. L'invasion du Consul par les signifiants baigne dans l'alcool; un moyen d'assurer malgré tout un certain équilibre homéostatique à l'ensemble⁷. On sait que cet équilibre sera d'ailleurs finalement rompu par le Consul lorsqu'il refuse d'obtempérer à l'injonction des milices fascistes

⁴ Op. cit.

⁵ *Au-dessous du volcan*, trad. Stephen Spriel avec la collaboration de Clarisse Francillon et de l'auteur, Folio/gallimard.

⁶ *Le réel*, Editions de Minuit, Paris, 1977.

⁷ « Comme j'ai eu raison de prendre ce mescal ! », affirme le Consul en un moment de sa plus extrême détresse.

de collaborer avec elles. C'est alors qu'il apparaît à son tour « tout Autre » à la flicaille spadassine qui, lui renvoyant *ex abrupto* son message inversé (de n'être que l'errant dans les restes de l'Autre), l'assassinent et le balancent au fond du ravin qui sert de décharge publique.

Dire que le Consul est ainsi parvenu au terme du destin qu'il aurait toujours cherché à atteindre ne prendrait en compte que la réalisation d'un désir mélancolique. Ce que le Consul réalise en se faisant tuer n'est sans doute pas réductible à ce seul désir mais bien au fait que par le déclenchement de sa mort, il se donne « pour de vrai » comme cet Autre dont il porte le deuil à son insu. Mais comment expliquer qu'il vive ce deuil sans apparemment n'en savoir jamais plus que le fond de son verre où barbotent peut être quelques officiers allemands cuits dans la chaudière du « Samaritain ». Par-delà la culpabilité consciente, quel est donc ce mort qui l'entraîne ainsi dans l'infinitude de son ciel parsemé d'ordures ? A-t-il jamais été vivant ?

Gageons qu'à l'origine, si l'on peut s'exprimer ainsi à propos d'un mort, il s'agit de quelque chose qui n'a pas été. Et que toutes les pertes subies par le Consul lui sont demeurées choses vides, là où cela n'avait pas été, surdéterminant le retour de ce qui n'avait pas été, de ce qui n'était pas, de l'insoutenable et insistante inexistence de l'existence. Et c'est à cela que par sa mort il donne enfin la consistance d'une absolue et irréversible identification. Enfin, et pour fin, se réalise ce rien dans l'Autre par lequel se construit le mur du sens.

C'est de cette manière que le Consul va droit au but - celui de la pulsion de mort- sans autre détour que l'alcool, ce qui est une bien mince concession à la durée de l'existence. C'est à coup de masse qu'il écrase cet espace traversé des signifiants de l'Autre comme dans la chambre à vide d'un accélérateur à particules.

Le consul se distingue ainsi, par un léger excès, de son créateur Malcom Lowry dont on sait qu'il perdit et récrivit plusieurs fois le manuscrit d'*Under the volcano*. Texte perdu, texte brûlé, comme composé de lettres imbibées de cette eau-de-feu qui consuma d'autres indiens que les pistoleros assassins du Consul.

Malcom Lowry n'est pas le Consul, mais au-delà de la fiction, ce qui distingue profondément l'auteur de son héros tient peut-être essentiellement à l'histoire du manuscrit jusqu'au moment de sa publication. La répétition de la perte met en acte l'insistance de ce qui défaille au niveau de la trop grande complétude de l'Autre : elle réalise une vacuité manquante permettant de faire passer ce tout Un de l'ordre insubjectivable du réel à celui du symbolique. Que Malcom Lowry ait dû s'y reprendre par trois fois montre toute la difficulté d'une symbolisation qui malgré l'écriture se trouverait toujours ramenée au réel dont elle ne parviendrait pas totalement à se détacher. Le symptôme de la perte dit donc aussi l'insistance du réel en la personne de l'auteur, et la fragilité d'un ordre symbolique dont son écriture témoigne sans pouvoir pour autant en fixer la pérennité. Il la lui faut donc toujours réécrire comme il

serait nécessaire de réinscrire sur le même réel les mêmes griffures organisatrices d'un sens toujours menacé d'évanescence.

Par la bouche du Consul, Malcom Lowry témoigne de l'invasion des signifiants par la brèche ouverte d'un deuil qui ne cesse, comme le disait Lacan de l'amour, de ne pas s'écrire. Mais il s'en écrit autre chose sous la forme d'un roman auquel les stratifications labiles du symbolique confèrent l'infamiliarité luxuriante d'un trop de réel. Vient alors la butée de la Chose, verre de mescal, édition du manuscrit, et pourquoi pas la fascination que j'éprouvais moi-même, jeune lecteur, pour la couverture orangée de la traduction française d'*Au-dessous du volcan*. Je la revois encore sur ma table avoisiner avec quelques cubitus à demi rongé, ocré par le temps, et le demi-crâne en même état de délabrement que nous attribuions irrévérencieusement au grand-père d'une étudiante amie. La blancheur hyaline des ailes d'un sphénoïde ne venait-elle pas ajouter sa couleur de mort indienne à l'outre-tombe de cet inventaire d'objets muets comme peuvent l'être ces petites lettres qui prétendent transformer les ossements en planches d'ostéologie.

Les mots de l'anatomie sont le silence des pulsions. Ils disent l'énigme du corps que la langue morte vient balbutier.

De ces rencontres aussi brutalement réelles que celle, fameuse, d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table chirurgicale, je ne déduis que notre prédisposition à avoir affaire, plus souvent que nous l'admettons, au monde de la « Chose » pour peu que le hasard vienne à organiser le mariage blanc de la contiguïté de deux signifiés rendus dès lors à la ronde des signifiants quelconques, c'est-à-dire de tout nom pour le réel et du réel qui en retour imprègne alors chaque nom.

Ces perceptions ne nous gouvernent pas. Leurs valeurs sont étrangères aux vectorisations qui organisent le réel et en déplacent les fragments au titre de la réalité. Elles ne forment donc pas une réalité particulière ou nouvelle mais en présentent une sorte de contre-épreuve permettant à la manière d'un calque d'en organiser une lecture différente, une lecture d'où le réel ne serait plus absenté, ou, du moins, plus absenté comme il l'est, à l'état « normal », par le refoulement originaire. Dans la tradition, quelques vénérables praxis, hindouiste, bouddhiste, soufie, nous enseignent qu'un long travail de maîtrise nécessitant un contrôle rigoureux du corps et de ses fonctions ouvre le sujet à ce type de perceptions avec ce qu'elles impliquent « d'accès » au réel. Le caractère volontairement traumatogène mais dirigé de ces mises en condition induit sans doute une régression à l'extrême perméabilité de l'état correspondant au narcissisme primaire, tout en renforçant considérablement les résistances, initialement très faibles, de ce stade de la psychogénèse. Mais ce résultat ne peut être obtenu que par l'application de techniques très étudiées et très précises. En termes de métapsychologie freudienne, on pourrait identifier ce travail à un renforcement du « pare-excitations », figurant les bases neurologiques du refoulement

originaires. Mais il est improbable que l'imagerie neurophysiologique puisse rendre compte de la complexité de processus qui aboutissent à mettre la pulsion de mort à la disposition du sujet. Si, comme le pensait Jacques Lacan, l'affirmation désespérée de la vie était la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort⁸, nous aurions autant affaire à ce qui sans cesse demande à être réaffirmé du côté du franchissement des fragilités de la prématuration humaine (c'est l'aspect « pare-excitations ») qu'à ce qui insiste dans l'énigme toujours renouvelée et finalement mortifère des signifiants de l'Autre.

Je pense que tout clinicien verra dans les opérations que je viens d'essayer de décrire comme une psychose « contrôlée » dans le but d'atteindre, puis de dominer ce qui, dans les débordements et les souffrances de la psychose, témoigne de la présence insoutenable du réel. Hors psychose, il s'agit de ce qui hante toute vie humaine et que nous ne pouvons dissocier de ce qui semble la plus « imaginaire » des raisons de penser que cette dernière résiderait dans ce qui nous parvient de l'Autre, c'est-à-dire de cette nébuleuse de signifiants dont la transmission portait Freud à croire à la réalité de la phylogénèse. A ce niveau, le signifiant n'a sans doute plus aucun rapport avec le signifié correspondant, il échappe à la relation d'où procède la soumission au langage au principe de la réalité. Assez paradoxalement les signifiants de l'Autre fonctionneraient selon le principe de plaisir mais tout à fait à la limite de ce qui se produit « au-delà », dans la pure répétition. Le passage de la pulsion de mort par ce que l'on pourrait appeler ici la boucle de l'Autre, pour indiquer qu'on en a de cette manière accompli le circuit, et qu'il est apparu dévoilé, dévoilerait à son tour le réel pour en faire l'objet du plaisir. Le réel, en cette occurrence, viendrait à la place du fantasme ou, plus exactement, c'est le fantasme qui se trouverait modifié. L'objet perdu, source du désir, tombe alors du champ de l'Autre, où le sujet le mettait, pour être remplacé par un manque si radical qu'il se confond avec une présence absolue.

Ce qui pouvait être considéré comme une psychose se retourne alors à la manière d'un doigt de gant, et l'on pourrait dire que ce que nous appelions le sujet est devenu le réel de son réel. Les mots ne sont plus alors pris pour des choses mais toutes les choses sont empreintes de ce silence du réel à partir duquel la parole trouve sa place de pure invocation.

Ce que les mots issus de ce rapport au réel évoquent sort du cycle de la répétition pour rejoindre ce qui en était et l'objet et la cause. Ce faisant, ils ouvrent le sol du langage et en préparent le renouvellement. ■

⁸ In *Ecrits*, p. 320, Editions du Seuil.